

JUILLET 2022

Mercredi 6 juillet (10h026)

Journal – Agenda – temps – Recherche – terrain – Notoktone – Subvention – Villeurbanne – Site internet – Partage

Les jours passent et je ne tiens plus mon journal, ce faisant je continue à retenir mon geste tout en prenant, par-ci et par-là, quelques notes pour me souvenir de ce que je voudrais y écrire.

Principalement, je note des éléments sur mon rapport au journal et sur ma pratique du journal. Des réflexions dans le prolongement de celle où je m'interroge sur ce que le journal me donne à faire ou à ne pas faire. Je pense notamment à la façon dont le journal agit. Dans l'écriture par exemple. Quand je l'écris le matin, il peut possiblement agir sur la manière dont va s'organiser ma journée ou alors peser sur les éléments qui vont finir par retenir mon attention. C'est palpable à relecture, surtout ces derniers temps puisque j'essaye de refaire mon retard pour la publication sur défluences. Il y a des séquences, parfois de plusieurs jours, où l'attention va se placer sur un mot, une thématique, un processus particulier. Possiblement, cela va m'inviter à prioriser certaines actions plutôt que d'autres. Je pense dernièrement à la question RH. Comment cet élément a pris corps dans mon journal, et comment le journal devient motif à action par le geste de documentation ? Le journal s'inscrit dans une documentation plus vaste, de document du type CR, fiche de poste ... Parallèlement, mais ça je ne le ressens pas nécessairement, le journal serait moteur pour agir. Je ne le ressens pas, car ce qui me pousse à le faire, dans le cadre de cette question RH, c'est l'envie d'être à la hauteur à cet endroit-là. Toujours cette idée de « responsabilité » chez Haraway. Le journal est possiblement un outil dans cet agir *responsable*.

Cette réflexion m'emmène aussi à jouer avec les mots. Alors que le journal, comme pratique d'écriture, se confond parfois avec le média « journal » — qui correspond initialement à une information communiquée de façon journalistique, un quotidien — la manière dont je le pense ici m'invite à le faire dialoguer avec l'idée d'agenda. Comment, le journal fabrique possiblement l'agenda à la fois de ma pratique et à la fois de ma recherche. Hier, par exemple, en relisant le mois de mai, je finis par m'occuper du site internet sur lequel je le publie. Je lis à nouveau le texte sur le partage du journal. Je passe aussi un moment à anonymiser pour faire des partages plus ciblés notamment à Louise et Cathrina suite à ma session toulousaine. Là aussi l'agenda dessine un rapport aux présents. Je peux y retrouver les lignes d'agenda passées, qui agissent directement sur l'agenda au présent et qui font advenir un agenda particulier. Une brève pause par le site du CNRTL et je lis qu'étymologiquement agenda vient du latin « agere » et signifierait « ce qui doit être fait » où « (des choses) à faire ». Dans le même genre, hier, en relisant le journal, je pense à nouveau à ce *padlet* que nous avons créé avec Olga et que je n'ai pas investi depuis sa création en mai. Hier, je profite de cette relecture, et ce travail du journal, pour mettre le journal sur le pad, écrire un mot à Olga à ce propos et l'inviter à participer à Notoktone.

Ce lien avec l'Agenda vient donc poser la question du faire et adresse cette question du faire dans ma pratique, question qui me sera adressée, en fin de journée, par la nouvelle chargée de mission à la culture de la ville de Villeurbanne. Cette question interroge le faire à la fois dans la pratique et à la fois dans la recherche. L'agenda m'interroge comme « praticien-chercheur ». Pour mon interlocutrice mon profil est délicat à cerner, j'imagine. De même que j'ai aussi besoin d'élucider les choses. Pour cette dernière, le festival Notoktone est en fait mon terrain de recherche. Je pense immédiatement à Louis Staritzky à la manière dont il pense une science sociale sans le terrain. Je suis ici confronté à cela. Ce festival n'est pas mon terrain, il est la recherche. Et, là aussi,

je parle avec Louis, je dissocie l'espace de la thèse qui sera un espace d'écriture d'une recherche, qui ne sera pas exactement la même que celle qui opère avec le festival.

Hier, en lisant à nouveau le texte, sur le journal et son partage, pour correction, j'évoque la manière dont un praticien ou une praticienne est aussi en recherche. Se dire praticien c'est de fait, selon moi penser sa pratique, se dire sociologue c'est utiliser une image. Pour raconter quelle sociologie on fait, ou comment on la fait, il faudra venir du côté des intentions, des envies, des manières d'agir donc, il faudra venir du côté de la pratique. Je m'étonne alors d'utiliser plus loin dans le même texte le terme composé de praticien-chercheur qui semble donc de fait inutile. Pour autant, cette discussion autour de Notoktone me fait dire que, peut-être, au moment d'écrire la thèse, je serai plus chercheur-praticien que l'inverse. C'est une nuance qui, elle aussi n'a pas nécessairement de réelle utilité.

Depuis plusieurs mois, j'ai l'impression de penser la thèse de plus en plus comme quelque chose à part, une expérience à part entière que j'ai mise un peu de côté malgré une inscription en thèse. Cet espace à part n'est pas un espace déconnecté, mais c'est plus comme si le moment d'écriture devait lui aussi définir son rapport à l'Agenda. Comment d'écrire ce document va donner « à faire » ? Comment va s'écrire, dans un rapport aux présents ce qui a été fait et qui donne à écrire ainsi pour faire advenir des choses à faire. Le moment d'écriture ne sera donc pas une restitution de l'organisation de ce festival, par exemple, ou de la recherche Notoktone, mais une traduction selon l'intention qui va guider l'écriture. C'est en cela que je crois envisager ce moment d'écriture comme un moment à la fois de pratique et de recherche. Toujours, aussi, depuis le fait que j'ai développé une pratique de l'écriture que je pense singulière (comme toute écriture probablement) qui pose une relation aux temps particulière également. Il ne s'agit donc pas d'écrire la thèse comme j'écris du journal. Pour autant, cette relation entre écriture et temps, que caractérise mon journal, va être investi dans un nouvel espace celui de l'écriture de la thèse.

Le rendez-vous avec la ville de Villeurbanne est étrange au sens où je suis au début d'une aventure à la fois nouvelle et à la fois qui s'inscrit dans une forme de continuité. Cette continuité a été tout de même mise à mal par les deux années qui se sont écoulées et les derniers mois compliqués. Je retrouve une nouvelle fois, une nouvelle interlocutrice, donc je répète des choses, mais je le fais avec intérêt. Je sens aussi à quel point cette action respire la précarité en termes de moyen et de présentation. Une précarité que je crois assumer pour une grande partie. Je suis, je crois à la limite de ce que l'on peut envisager, notamment pour fabriquer des coopérations. Ce que je raconte aussi c'est cette envie que le festival fasse recherche, qu'il soit un dispositif de recherche à part entière, mais depuis sa capacité à être un moment artistique et un espace public. Donc quel espace public ambitionnons-nous ? C'est finalement en ces termes là que peut être envisagée une présentation de ce dispositif de recherche-création.

La discussion avec Nicolas Combes m'interroge lundi soir. Ce dernier répond très vite à ma sollicitation et je sens qu'il est immédiatement sur des enjeux qui me dépassent. Il me propose notamment de regarder comment, dans les dossiers, la présence d'une recherche dans l'association est mise en avant. j'ai peur que nous ne soyons pas dans le coup du tout, aussi au regard de ma situation particulière au sein de l'association.

Le rendez-vous à Villeurbanne me motive, comme celui possiblement avec AFAP. En écrivant, je mesure comment l'*agenda* est déterminant pour tenir un dispositif aussi. C'est ma grande difficulté et cela aura été celle de ces dernières années, l'éparpillement. Cela aura aussi été le moyen de faire émerger des choses. Il faut trouver à ajuster. Peut-être y a-t-il eu des moments « juste », peut-être que dans ce journal depuis 2018 il y a des éléments de ces moments de justesse dans la manière d'être praticien-chercheur. L'*agenda* est déterminant là où lorsque l'on s'occupe de ses dispositifs on a envie de faire plus, de faire mieux, donc la nécessité d'inscrire des choses à faire. À Toulouse, Memento converge vers Notoktone avec la création du livret, la rencontre avec Olga et l'idée de friche. Hier, et avec la discussion avec Nicolas lundi, Notoktone et Memento dessinent la programmation de l'observatoire sympoïétique de la ville.

Une chose me dérange néanmoins c'est la complexité de ces choses, la difficulté à les inscrire dans quelque chose de cohérent pour les interlocuteur·rice·s. Quel doit-être l'endroit pour fabriquer cette cohérence ? Un document de présentation, mais qui le lira ? La thèse ? Est-ce vraiment cela qui sera intéressant ? Une plaquette ? C'est peut-être ce dernier objet qui ferait sens, même s'il me renvoie à quelque chose que je n'apprécie guère. J'ai la même sensation avec l'idée d'observatoire sympoïétique. La notion me semble aller à l'inverse de ce j'aimerais construire, à savoir un espace public. Pour autant, elle fonctionne bien aussi parce que le mot sympoïétique fait sens pour moi et que je peux l'investir politiquement. Ca mise en avant en ferait alors un objet pour attirer plus qu'un espace à investir politiquement. Susciter l'intérêt sur des enjeux politiques, écologiques ou féministes sans instrumentaliser ces enjeux n'est pas évident. Je crois que la tension réside ici, il va falloir que je déplie.

Sur la question du praticien-chercheur il y a, peut-être, dans cette appellation, l'idée que, quelle que soit l'entreprise, elle est le fait d'une pratique et d'une recherche. Ce sera le cas pour le Notoktone comme pour la thèse. J'y pense notamment depuis la tension qui émerge autour de la proposition de l'adjointe à la culture d'organiser une table ronde. J'en parle à J. qui pense directement à faire participer des lieux tenus par des équipes depuis de nombreuses années, équipes qui semblent avoir été évincées il y a peu. Là, je me retrouve pris entre plusieurs feux. Je (co)porte des actions. Notoktone en est une, Un Futur Retrouvé en est une autre. À ce titre, j'ai des interlocutrices faites à moi, par exemple sur la question des droits culturels, de la refonte de la charte... Je suis aussi responsable associatif, et au collège de Lamartine, une des raisons de ma présence à la réunion à l'Hotel de Ville. Je suis aussi chercheur au sein de Mémento et je travaille avec AFAP qui est un réseau que je pourrais, dans cet espace institutionnel particulièrement, qualifier de militant. J'ai mes propres interrogations qui sont essentiellement des sensations, des questionnements qui vont des différents (manque un mot) au sein de la ville, jusqu'à rapport homme/femme dans la société. Je suis interpellé d'un côté par ma défiance vis-à-vis de l'institution et de l'autre par des effets de personnalités qui possiblement jouissent de positions. Et je ne suis pas à l'aise avec cela. Ici, il n'y a pas matière à tirer des conclusions. En revanche, il y a matière à enquête. C'est donc une enquête à mettre à l'agenda et qui va probablement se mettre au travail dans ce journal et dans une pratique d'investigation qui pourrait se rapprocher d'une forme de journalisme.

Mardi 12 juillet 2022

Thèse – doctorat – Friche – Intermédiaire – Ecriture – Lecture

Plusieurs choses me trottent dans la tête ces derniers jours. Hier, l'une de ces choses refait surface. Il s'agit de la difficulté à faire valoir des positions hybrides que ce soit du côté de Mémento où Jules me propose de ne pas intervenir depuis toutes mes casquettes ou que ce soit du côté de mon entrevue avec Michel Rautenberg qui lui aussi essaye à mon sens de trouver les bonnes cases. Il ne s'agit pas réellement de la même chose et le problème n'est pas nécessairement de leur côté, mais plutôt du mien. Du côté de Jules, il y a, je crois, plusieurs enjeux. Pluraliser le tour de table, si je prends toutes mes casquettes (chercheur, frichard, membre du collège, membre d'AFAP et pourquoi pas artiste) cela risque d'être difficilement audible et c'est intéressant de pouvoir intervenir à plusieurs et qu'on se charge d'une casquette. Il y a donc un enjeu stratégique assez fort, je crois, du côté de Jules, mais nous le détaillons peu, par manque de temps et d'espace probablement. De son côté Michel m'emboîte le pas et me parle hier d'un quatrième terrain qui serait le terrain du « thomas militant et acteur ».

Je parle avec lui d'écriture, du moment d'écriture. Finalement l'écriture de la thèse sera peut-être aussi le moment d'éclaircir les choses. À cet endroit, j'éprouve encore un peu plus du désir pour ce moment d'écriture. Je veux aussi l'investir comme un espace de formation, pas

comme une démonstration. Par exemple, la thèse comme l'espace de formation à l'écriture. Hier je dis, à peine en blaguant : « si mon frère n'avait pas relu mes mémoires de M1 et M2, je n'aurais pas eu la moyenne et je ne serai jamais parti en thèse plusieurs années plus tard ». Aujourd'hui et parce qu'il y a eu cette thèse, d'abord fiction, puis réalité depuis 3 ans, j'ai appris à écrire et je suis presque autonome au sens où je peux faire jaillir un texte en autonomie désormais. Il y aussi le rapport donc à la direction de thèse, comment le cursus de doctorat, mais aussi le cadre pédagogique dont les deux directeurs font partie, participent de ce processus de formation et comment cela s'inscrit dans la thèse. Est-ce que cela mérite d'être explicité dans le document ? Je crois que oui.

Cette réflexion qui met dans le même pot de manière très arbitraire Michel et Jules continue à ces endroits-là aussi. Difficile de faire valoir un ou des « entres ». Il faut résoudre la complexité. C'est ce que je perçois parfois dans les propos de Michel. Quelque chose ne peut pas rester au milieu ou en milieu. Il faut un moment que cela redevienne de la recherche. Que l'on puisse identifier que je suis un chercheur. C'est le point commun aussi avec Jules. Jules veut que je sois un chercheur autour de table, pour venir assoir une légitimité. Faut-il accepter de s'abandonner pour des enjeux stratégiques. Je crois que cela ne serait pas si difficile s'il ne s'agissait pas d'abandonner, même le temps d'une interlocution, ce qui me tient le plus à coeur, être en friche et travailler des « entres » depuis ma recherche.

Michel, comme à son habitude, me livre une ribambelle d'auteur·rice·s que je ne pourrais lire même si j'avais le temps. Le profusion d'auteur·rice·s contraste avec la lenteur avec lequel je lis l'Art comme expérience, ce qui me fait sourire intérieurement. Je note les références, car, à n'en pas douter, il y a des choses intéressantes. Là encore, est-ce parce que je n'assume pas ? Je n'arrive pas à défendre la manière dont j'entends « lire et écrire ». Il y aura deux textes en dialogue peut-être, celui que j'écris avec Haraway, Myriam Suchet, Dewey, Citton, Aleks, Pascal et puis toutes ces lectures qui viendront pour l'exercice de la thèse. Je doute que les choses soient aussi binaires. Ce matin, c'est comme ça que j'envisage la thèse, un exercice entre. Je ne veux pas me livrer à un exercice fabriqué par d'autres, mais me proposer un exercice dans l'écriture de la thèse, en sachant que le cadre existe. Je veux me faire plaisir. Je veux écrire la recherche que j'entends faire. Pour autant, le défi d'entrer dans l'institution, de « jouer » avec elle m'intéresse. Je ne veux pas laisser seule l'institution s'amuser avec moi. Il y a donc un enjeu de ruse et un enjeu stratégique qui va se dessiner. Je crois être suffisamment entouré pour tenter le coup, sans trop risquer de me perdre. Par exemple, Michel me parle beaucoup des « pragmatiques », il en est question à chacune de nos discussions. Je fais ma sélection. Il y aura des pragmatistes dans ma thèse, c'est probablement un courant qui contraindra peu l'exercice et qui peut s'amuser avec l'institution. Je sais aussi par exemple que du côté d'Oliver Noël, les pragmatistes sont présents, sans nécessairement qu'il y ait une allégeance à un quelconque courant dans les textes que j'ai lu. Il y a un enjeu d'action dans le travail d'Olivier qui protège peut-être de cet effet « chapelle » qu'il dénonce à la suite de Burawoy et de l'idée d'une sociologie publique.

Je tarde à évoquer l'idée de recherche-action auprès de Michel. Je le fais plutôt vers la fin de notre discussion. C'est ce qui l'amène à évoquer ce 4ème terrain qu'il évoque comme « militant-acteur ». Pourquoi est-ce que j'ai engagé ce que j'ai engagé et comment je l'ai engagé ? C'est le fil rouge que j'aimerais tenir, cela je crois donne à penser les matériaux possibles de la thèse : des fanzines, des films, du journal, des CR, des costumes, des performances, des lectures... Mais parler de matériau, n'est-ce pas un peu comme parler de terrain. Je dis hier à Michel que je souhaiterais me débarrasser de la notion de terrain. Je n'ai pas beaucoup de billes, mais je sais que Louis lui a avancé sur cette question et qu'il m'avait proposé de me partager des éléments de sa thèse à ce sujet. En écrivant la liste possible des matériaux je me dis qu'il faudrait que j'écrive aussi la friche ou encore *Les fabriques de sociologie* et les séminaires du vendredi. Donc pas de matériaux, un ou des milieux qui font recherche plutôt, une approche plutôt en termes de compositions. Et si une recherche pouvait dessiner les contours d'un milieu ?

Hier, dans la discussion je finis par convoquer à nouveau Dewey. C'est aussi dans ce moment trouble où nous tentons, sans nécessairement nous accorder là-dessus, d'élucider ce que « politique publique » relève pour lui et pour moi. À la manière dont Dewey propose de penser l'art comme expérience, comment l'expérience de la friche permet d'envisager un autre rapport à l'environnement et ce depuis des pratiques artistiques. Cet autre rapport, c'est un autre rapport à la ville, à sa fabrique, à la manière de la vivre et cela, pour moi, passe par un autre rapport aux politiques publiques. Pour Michel, l'approche « politique publique » fait référence à des grandes politiques publiques et me rappelle ce qu'on pourrait appeler une approche « séquentielle » qui analyse les séquences de PP. Il y a l'approche interactionniste ou alors pragmatiste, mais qui finalement, et comme le dit Michel, place la focale, en général, sur un type d'acteur : « les élus », les usagers. Pourtant, l'enjeu qui se pose est bien un enjeu d'invention. Cet enjeu, je le place autant au niveau micro — comment je m'invente comme sujet, sujet dans la ville, dans le travail, dans la vie affective, domestique — autant qu'à un niveau plus macro comme celui-ci le dit. Le mouvement des lieux intermédiaires et indépendants est bien un mouvement qui se frotte à la fois à des modes institués de politiques publiques, à la fois à l'agenciarisation de l'état une sorte de réforme archaïque. Ce qui, *in fine*, gêne Michel, c'est que quand je parle de politique publique, il ne perçoit pas, dans mon travail, ce qui relèverait d'un travail d'analyse en sociologie des politiques publiques. Il me propose, pour me faciliter la tâche d'abandonner ce terme et il m'invite à me concentrer sur le faire dans ma pratique.

Je ne suis pas contre sa proposition dès lors que je sais que je n'abandonnerai pas la question des politiques publiques et de l'élaboration des politiques publiques. C'est un enjeu, et il est aussi du côté du récit. C'est comme cela que j'entre dans la friche, depuis les deux notions d'intermédiaires et d'intermédiation, toutes deux étroitement liées à l'élaboration des politiques publiques. Pour autant, la capacité de ces lieux à porter une dynamique instituante ne se trouve, selon moi, non pas dans le fait de devenir des experts de l'élaboration des politiques publiques, mais de continuer à tenir « entre » et avec les lieux, tiennent nos pratiques. Je ne parviens pas à partager cela à Michel, je crois, que ce que l'on appelle terrain hier, Memento, Un Futur Retrouvé, Ville En Résidence est une sorte de traduction dans l'expérience à la fois de contextes (un master, la création d'un réseau, des forums, un relogement) et de processus à la fois individuels et collectifs.

Peut-être qu'un des enjeux de « résolution » se cache derrière le terme de « public ». Il y a une politique publique, mais Burawoy défend une sociologie publique et il y a aussi l'espace public. De son côté, Michel, en me parlant des pragmatistes, évoque Laurance Kaufmann et, sans le savoir, éveille ma curiosité en évoquant un article dont le titre mentionne « l'espace public ». Côté Dewey, la notion de public est évidemment présente dans *l'Art comme expérience* et le sera d'autant plus dans « Le public et ses problèmes ».

Une autre de mes réflexions et qui est finalement en lien avec ma lecture de Dewey. Alors que je me prends de plus en plus à ne pas regarder des objets, ou des choses objectivées, mais plutôt des relations entre des rythmes, des lignes, des récurrences, je refais le match de mes dernières années de réflexion et de la place de la relation. Depuis mes lectures d'Haraway, mais d'abord de Myriam Suchet, depuis Edouard Glissant mais aussi Nicolas Sidoroff, depuis l'anthropologie de Descolas ou encore la philosophie de Latour, la relation a pris le pas. Je n'avais pas directement fait le lien cependant entre l'approche relationnelle que je lis plutôt du côté SHS, philo, et la relation comme « matière » des pratiques artistiques. En fait, j'ai déjà fait ce lien, depuis le journal et ma pratique de journal. Le journal perçu comme la forme qui possiblement résiste à la prison « analytique », mais qui participe d'un processus d'objectivation qui se refuse d'être autre chose qu'une subjectivité partagée. Le journal comme émergence de l'art d'abord comme expérience.

Mercredi 13 juillet (le Jeudi 14 juillet 9h31)

Tissot – Robinetterie – Pascal – Notoktone – Agenda – Churmo – Collège – Apéro

Hier, la journée pourrait être découpée en 4. Je croise L., A. et je papote et déjeune avec O.. Une brève transition me transporte à la robinetterie, où je discute avec P., qui elle-même est en discussion avec les services techniques de la Ville. Je découvre un peu cette ambiance. Cela avant de retrouver P. avec qui nous discuterons et travaillerons jusqu'à 16 ou peut-être 17 heures. Le troisième moment, c'est ce long apéro qui commence aux alentours de 17 heures et qui se terminera vers les 22 heures. Le dernier temps se passe à nouveau Tissot autour de la table sur la petite terrasse, avec le Fetch Club, une première pour moi avec ce « collectif » d'AMHE (Arts Martiaux Historique Européen) qui a traversé RVI, Lamartine et maintenant Tissot.

Chacun de ces moments raconte quelque chose. Le premier ma présence plus soutenue à Tissot ces temps-ci, le second sur ma recherche, le troisième sur mon statut de membre, de collégien. Le quatrième raconte cela aussi mais avec en plus cette chose étrange qui se passe à Tissot, le fantôme de RVI et les questionnements du Fetch Club face à l'enjeu de communication et le livret des résidents de Juliette.

Avant que Nicolas arrive, j'ai besoin peut-être de documenter ce qui se met à l'agenda, notamment depuis mes discussions avec P.. Je repense ici à la notion d'agenda . Comment, aussi, le journal dessine son propre agenda, au sens où il y a ce qui se passe dans la journée et ce qui va susciter une attention plus particulière dans le journal. Là encore, il y a l'idée de ce qui s'écrit avant. Mon rendez-vous avec M. donne lieu à des questionnements sur « les pragmatiques » ou encore et surtout sur la question des politiques publiques. Il y a aussi des enjeux épistémologiques. Avec P., hier, tout cela est très présent. Ce qui retient particulièrement mon attention c'est quand P. me dit « tu y es ». J'ai besoin de venir écrire ce « tu y es » pour plus facilement écrire « depuis » comme il me le propose à la suite de Louis je crois.

Donc, mon besoin de ne pas nécessairement lâcher les politiques publiques. Mais depuis où j'en parle, j'y viens ? Il y a Memento. Le mot clef qui me vient dans la discussion avec M. est aussi celui des récits. Donc il y a un enjeu, et un jeu, ici, sur la construction de récit dans un espace où les récits sont en concurrence. Il y a nos récits de lieux, d'expérience face aux récits autoritaires ou encore néolibéraux. Cela se passe aussi à l'endroit des réseaux et de la construction de ces récits et, possiblement, à l'endroit d'une lutte pour la place de ces récits. Voilà comment je viens à la questions des Tiers-lieux, celle de l'urbanisme transitoire, celle des occupations temporaires. Je chemine un peu après pour moi-même et toujours dans cette idée de mémoire et dans le cadre de l'appel à mémoire qui profile aussi Memento. Cette manière de mettre des récits au service d'une lutte ou, en tout cas, d'un activisme, c'est une manière de « faire mémoire » aussi. Je ne sais pas si « faire mémoire » est le bon terme, mais il y a quelque chose d'une mémoire active et pas seulement vive peut-être.

En écrivant ainsi sur la thèse, je pense à la possible singularité de ma recherche. Il y a bien sûr intermédiaire et intermédiation, mais il y a aussi le triptyque « emménager, aménager, déménager ». J'y pense, en écoutant P. me parler de la thèse de Léa Laval et très rapidement, sans insister dessus, il vient dire quelque chose dont je ne me souviens pas vraiment, mais qui traduit la façon dont Léa a écrit « expérience après expérience » et comment cette écriture a possiblement fait sa thèse. Là, j'ai des doutes sérieux sur mon interprétation, mais cela me donne tout de même à me demander quelle est ma singularité finalement. Comment ce déplacement est encore pertinent ou non à investir ? Je me demande encore si cette chose-là n'était pas un effet d'annonce et, en même temps, j'ai le sentiment qu'il est un élément déterminant du récit de ma trajectoire et de ma recherche. Il émane qui plus est d'AFAP.

Ce qui me frappe hier, c'est encore la question de l'écriture. Finalement, écrire devient vraiment central, devient une priorité. Ces enjeux-là vont se régler à l'écrit, il y a clairement un texte que je dois écrire et qui pourrait me faciliter la vie si je parvenais à l'écrire. Un nouveau texte « cadre », comme le dit M., mais plutôt un texte d'explicitation. Hier, je replonge dans des notes et des passages du livre de P., et je mesure à quel point l'écriture est claire, limpide. Il faut, pour

parvenir à être dans la complexité de ma recherche, et de ce que je veux faire émerger, que j'arrive à une clarté de ce type. L'autre texte qui se dessine, c'est celui sur la recherche compagne. Là aussi, un vrai appétit a allé écrire ce texte, mais avec le sentiment que mon envie est aussi une envie de me mettre en difficulté. Peut-être qu'il faut que je laisse plus de place à ce texte pour ne pas le bâcler. Commencer à l'écrire, poser les idées, écrire un premier texte, que j'imagine plutôt court, mais qui viendrait s'allonger en le travaillant à mesure. Enfin, un troisième texte, cette fois-ci court sur le partage du journal à voix haute. Là aussi, je peine à voir ce que je pourrais en dire. Mais finalement c'est cela qui commence à m'intéresser : pourquoi et comment je me suis mis à faire cela, à quelle fin ? J'arrive à dater une première fois à la MSH et, coïncidence, c'est pour des journées à la MSH que je vais écrire ce texte. Après, s'ensuit une sorte de geste qui va se reproduire. Finalement, le moment de cette lecture à voix haute est probablement le moment de *Protopole* et les déambulations de Jean-Spagh. IL y a ensuite Memento et le fait que je décide d'associer Jean-Spagh à ces lectures à voix haute.

Je vois Nicolas dans la rue, il m'appelle. Je n'ai pas le temps d'écrire sur l'antériorité dont parle P. et de l'idée de préparer, sans programmer. Logique dans laquelle s'inscrit justement le texte « Partager son journal. #1 Lecture » .

C'était une erreur, Nicolas est finalement en retard et le corps que j'ai cru être le sien au loin coïncidait avec l'appel...

Je n'ai pas encore réussi à lancer ce travail d'antériorité avec Notoktone, c'est dommage. Il commence à être tard et, surtout, la période ne s'y prête pas, mais je dois encore le faire. C'est pour cela que j'ai écrit ce texte. Je l'ai fait relire à Amaël qui était très enthousiaste, mais qui m'interrogeait sur l'usage en fait des termes féministe et écologique. Je crois les avoir enlevés sur la dernière version. Je voulais situer dans quelque chose le texte, mais est-ce nécessaire ? Ne faut-il pas faire sans brancarder ces mots, mais avec eux, et se contenter de travailler en leur donnant une forme parmi d'autres ? N'est-ce pas suffisant ? Peut-être que, alors que j'ai plutôt à cœur d'écrire les choses, certains mots méritent d'être largement développés quand on les utilise à l'écrit. Il faut donc, soit que j'écrive uniquement à ce propos ou, peut-être, que je les garde pour l'oral et sur le mode du questionnement. Comment utiliser ces termes sans les instrumentaliser ou donner le sentiment de les instrumentaliser ? Parfois nous n'instrumentalisons pas, mais d'autres en profite pour le faire aussi.

Construire une antériorité, préparer sans programmer, rejoins assez bien l'idée de que je fais de Notoktone. Pourtant la logique festival implique une sorte de « programmation ». La difficulté que j'ai en ce moment tient à cela. Je construis une équipe, un équipage, un *churmo* pour reprendre les termes de Francesca Riva, pas nécessairement une programmation. Et, de l'autre côté, est-ce que je ne fantasme pas une équipe. En écrivant, je pense à la manière dont Pascal a initié les présentations qui permettent aux personnes de se situer, sans nécessairement générer une adresse directe. J'ai donc une piste. Peut-être que je dois expliciter « pourquoi » cet équipage, formellement, à côté du texte, cela peut se passer par mail. Il faut que je mette cet enjeu à l'*agenda*, plus peut-être que la programmation.

Je vais profiter du retard de Nicolas pour faire les courses pour la Paella. Mais il serait peut-être intéressant d'évoquer ce moment étrange hier, où à mesure que nous nous enivrons nous parlons à voix forte et assurée du collège, de nos perceptions, avec un degré d'écoute entre nous assez médiocre à certains moments. Le point d'appui de ces échanges est l'aménagement des étages de la Villa Pionchon, un possible déménagement des bureaux du rez-de-chaussée, et la construction d'une loge et d'un espace supplémentaire. Cet espace serait éventuellement disponible pour une nouvelle équipe. Comment donc proposer au reste du collectif ce projet qui est déjà bien avancé dans les têtes des personnes. Soudainement, S. se fait gardien du règlement, et moi, inversement, je défends que l'appel à projet peut-être un outil, mais qu'il ne doit pas être systématique. L. parle très bien, et je le traduis ainsi, de la manière dont, dans ce cas, avant que ce soit I. ou F. qui parle, se sont en sommes des usages qui s'expriment et qui proposent un nouvel

aménagement. Au-delà du fond, c'est aussi la forme qui m'intéresse ici. Qui est autour de la table ? Qui parle et comment ? Qui ne parle pas. Qui gravite autour, va-et-vient.... Le collègue est beaucoup questionné comme entité. Je dis du collègue que sa « régularité » est politique et que c'est un enjeu à tenir selon moi. Il y a aussi, bien sûr, la question RH, mais pas seulement. Là aussi, nous nous écharpons un peu sur le fait finalement que le collègue s'effacerait dès lors que des GDT sont actifs. Je ne suis évidemment pas d'accord. Un collègue, une collégialité, une collégiale. Nous jouons aussi sur les mots après que je reprenne S. en train de parler de « gouvernance ». Lui qui m'accuse de palabrer comme il dit, je lui signale que ce n'est pas anodin d'utiliser ce genre de mot. Je le sens à la fois amusé et pris à revers, l'occasion de lui faire valoir que la friche c'est aussi un langage, un lexique dont, à mon sens, nous pouvons être fiers, mais dont nous ne pouvons pas non plus nous contenter. Comment, là aussi, incarne-t-on cette collégialité.

Samedi 16 Juillet (Lundi 18 juillet 2022 à 6:40)

Tournoi de foot – Art – Politiques publiques – Poésie

J'écris dans le camion et sur mon carnet. Une situation qui traduit le moment que je vis actuellement. Une forme de nomadisme dans le camion de mes parents, mais aussi une sorte de squat à d'autres endroit. Je prends le temps d'écrire un journal pour continuer à documenter sur le tournoi de foot que je vis une nouvelle fois cette année. J'ai probablement moins de choses à en dire, car l'effet de nouveauté est moindre et cette fois-ci, en plus, les conditions météo sont idéales ce qui enlève le caractère épique de l'édition 2021.

Peut-on parler de début de récurrence ? Au sens où quelque chose se vit à nouveau. Mais, ce à nouveau est bien « nouveau ». Nous sommes à nouveau sur ce terrain des *Vastres*, cette fois-ci avec une vue à 360° sur ce qui nous environne. Une vue notamment sur le mont *Mezenc*. Je suis à nouveau en maillot orange, celui de l'équipe *Luxations et volupté*, mais cette fois-ci, nous ne sommes que trois de l'équipe de l'an passé et nous composons une nouvelle équipe avec de nouvelles personnes elles aussi trop peu pour composer une équipe. Nous (Nils, Benjamin et moi) joignons d'abord Simon, aussi connu sous le nom du « Ramoneur des Sucs » ainsi que Lucile, Charline et Benoit.

À nouveau, les *Talents d'Afrique* remportent le tournoi, mais peut-être plus difficilement cette année. Par ailleurs, à la « faveur » d'une autre distribution des équipes dans les poules cette année, nous jouerons face aux Talents ce coup-ci, mais sans encaisser de but et sans en mettre non plus. Pour nous, un exploit, et une fierté, qui consolide l'équipe dès son deuxième match face à ceux et celle qui seront, à la fin de la journée, les doubles tenant du titre de ce tournoi. Fierté qui restera l'une de nos petites victoires puisque notre équipe terminera finalement dernière de la poule. Une de nos petite victoire puisque nous construisons, match après match une sorte de cohésion en aiguisant notre dispositif, construction qui passe tout de même par une déroute sur le troisième match (4-0), sorte de retour à la réalité qui nous permet de nous ressaisir face à la *Gazaoui Team* qui ne parvient à inscrire qu'un seul but malgré la présence de très bon joueur que nous parvenons à bloquer à nouveau grâce à une défense de fer menée notamment par Lucile.

Nous terminons aux alentours des 13 heures, avec l'envie de reformer cette équipe peut-être l'an prochain en y ajoutant peut-être un peu d'offensivité puisque nous ne marquons en fait qu'un seul but. Là encore, le moment du tournoi donne plein d'envie, mais nous verrons bien ce que sera le « à nouveau » de l'an prochain.

À nouveau, cette année, il y a la caravane de la MJC qui permet d'animer l'évènement en plus de la « tente des formalités » depuis laquelle s'organise le tournoi, de l'inscription au lancement des matchs en passant par l'attribution de postes bénévoles. On doit pouvoir parler, il me semble, de tournoi autogéré. La caravane je crois pouvoir un peu mieux l'identifier désormais depuis la discussion que j'ai eue avec Mathieu à Saint-Etienne. Ce dernier, animateur de la dernière

MJC de Saint-Etienne, m'expliquait que la caravane était garée dans la ville sur le site d'un collectif dont le nom m'échappe. Donc, à nouveau cette caravane, mais je l'appréhende un peu mieux. Elle compose un paysage à la fois social et environnemental qui s'éclaircit cette année, mais qui reste encore flou pour moi. La caravane partira plus tôt cette année, avec l'ensemble des adolescent·e·s où jeunes adultes qui l'animent. Nous n'aurons pas le droit au *jingle* qui accompagnait la finale l'an passé.

À nouveau Talents d'Afrique champion, mais dans un espace qui change. Les Talents intègrent une femme dans leur équipe dont je m'interroge sur son ressenti du tournoi. Cela ne devait pas être facile au milieu de tous ces hommes très fort au foot qui plus est et venu pour gagner. Cette intégration se fait au bureau des formalités en dernière minute. À nouveau donc un tournoi plein de mixité, mais je note peut-être moins d'intergénérationnel cette année. Il y a du jeune âge sur le terrain, mais moins de personnes au-delà des 45 ans peut-être. Une personne évoque le soir un tournoi international, car plusieurs nationalités, pays, origines composent ces équipes.

Si l'on prend l'équipe dans laquelle je joue, dont je ne connais de certains membres que le prénom, peut-être la profession et éventuellement quelques qualités sportives après la journée ensemble, il me semble que du point de vue de l'international et depuis trois critères : la langue, les prénoms et la couleur de peau, nous sommes une équipe en mixité de sexes, mais plutôt une équipe qui me paraît, de prime abord, franco-française. Si on pense localité, j'identifie des personnes vivant plutôt dans le coin, une personne vivant à Forcalquier, une à Paris, deux autres un peu plus vers Saint-Etienne et moi-même à Lyon. Nous appartenons à une tranche d'âge plutôt similaire je crois.

Cette dimension locale est importante et cela participe aussi de ce « à nouveau ». Le tournoi a à nouveau lieu, mais, cette année, il se fait peut-être sous l'angle ou le signe du local avec des équipes constituées depuis des appartenances à des villages ou petites villes alentours. Il y a Bousoulet bien sûr, mais aussi Pont de Lignon (PDL) et son cop d'ultra, *Haute Tencion*, qui vient de Tence. Il y en a peut-être d'autres que je n'ai pas identifiés. Je me pose notamment la question pour l'Olympique Besset. Note pour moi-même, en lien avec une envie d'Olympique pour les prochaines années, il y a déjà une équipe Olympique au tournoi. Cette nouvelle édition conjugue donc une histoire que fabrique le tournoi avec des équipes qui reviennent, qui fusionnent et dont les noms gardent la trace de l'édition précédente, et un localisme qui conduit à de nouvelles équipes à marquer le tournoi de leurs empreintes joyeuses, colorées et aussi plutôt sportives.

À nouveau un trophée, la même coupe que l'an passé dont j'apprends qu'elle était partie l'an dernier avec les *Luxations et volupté* et qu'elle a été renvoyée avec une lettre de la part de mes coéquipiers 2021. Une lecture de la lettre a été enregistré, Nils me l'a fait écouter sans que je ne comprenne vraiment de quoi il s'agissait à ce moment-là. Ce trophée, qui récompense l'équipe vainqueur, et cette fois-ci accompagné de deux autres trophées qui eux récompenses le « style » d'une équipe, mais aussi « l'espoir » générer par une équipe. Le premier est donné à une équipe que j'ai finalement peu vu jouer, et dont je n'ai pas le nom. La remise du trophée suffit à prouver que cette équipe avait indéniablement son style. Du côté du trophée espoir, malgré un très fort lobbying de la part des membres de mon équipe et de moi-même, c'est *Haute Tencion* qui remporte la coupe espoir au départ d'un *storytelling* trop puissant pour nous. L'équipe en question semble s'être réunie tous les mardis soir de l'année pour se préparer au tournoi et lui permettant d'aller loin dans le tournoi alors qu'elle n'était a priori pas favorite. Le tournoi semble ainsi avoir fait naître une sorte de club informel et multisport à Tence puisque le groupe se réunit aussi autour de la pratique du frisbee et, dans les temps à venir, autour du rugby dit contact. Cette équipe pouvait aussi se targuer d'un sacré style que j'ai pu observer puisque nous jouions sur le terrain voisin.

Depuis mon expérience d'homme blanc accro à la défaite, mais bien élevé dans une société compétitive, mon expérience du tournoi est à nouveau très heureuse. Malgré quelques tensions ça et là lors de nos matchs et provenant principalement, pour ne pas dire exclusivement, des équipes adverses parfois gourmandes en victoire et en contact, nos matchs se sont déroulés plutôt dans de

très bonnes ambiances. Avec les mots de Mathias je traduirai cela comme une forme de compétition joyeuse où tous les codes de la compétition sont conservés, mais adoucis, délestés d'un poids que je ne saurais caractériser ici.

Dans ce à nouveau, il y a mon arrivée au tournoi. J'arrive seul la veille au soir sur le site des *Vastres* où se trouvent les terrains. Donc, contrairement à l'an passé, je suis à l'heure pour le lendemain. Je participe notamment à l'échauffement collectif, moment qui participe largement à mon sens de cette compétition joyeuse. Nous occupons — le nous ici regroupant l'ensemble des participant·e·s à la compétition — un peu plus d'un tiers d'un terrain classique. Nous nous étirons d'abord collectivement en formant un grand cercle à plus d'une centaine de personnes. Puis en nous livrant, sur je crois une valse très connue, à une chorégraphie faite de roulade, de « tête », de pas chassés, de saut et de passage entre les jambes le tout arrosé d'un soleil matinal, d'un vent léger et d'une voix plutôt amicale nous donnant les consignes de cet échauffement voulu « physique et climatique » par l'organisation.

Parler de joyeuseté sans évoquer la fin et la danse collective autour du/des trophées et des finalistes, ou encore sans évoquer l'entrée des PDL sur leur remorque chariée par une sorte de tracteur-tondeuse au moment de l'annonce des équipes et de la confection des poules serait bien dommage. Un bel effort qui n'aura pas permis de décrocher le trophée du style.

Je ne pense presque pas à autre chose de ce que je vis du moment. Une parenthèse, très brève, m'emmène à nouveau au croisement d'une réflexion entre l'art et les politiques publiques. Je crois que la présence de Mathias et nos discussions « récentes » m'y conduisent sans que la réflexion ne soit vraiment liée à lui. J'allais écrire « pas immédiatement liée » alors que possiblement c'est le fait qu'il soit immédiatement là qui me conduit à penser cela, alors que je me trouve sur la touche, précisément celle qui permet de distinguer le terrain B du terrain C, alors que j'analyse le jeu des adversaires à venir. Cette réflexion tourne autour de la relation qu'entretiennent art et politiques publiques. Elle pourrait prendre la forme d'une problématique sauvagement énoncée de la sorte : comment l'art s'enferme ou est enfermé dans des appellations, des nominations que cela soit dû à des logiques marchandes, politiques... Penser l'art comme expérience renvoie possiblement à la manière dont l'art vient justement proposer d'autres façons de faire des politiques publiques et justement peut-être de faire des politiques publiques depuis l'expérience. C'est probablement une redite, mais j'aimerais pouvoir prendre le temps de venir en exemple ou peut-être plus en récit à ce propos.

Après avoir écrit cela, je pense nécessairement à ce moment du tournoi où toutes ces questions ne se posent pas. Pourtant, je pourrais m'amuser à le lire ainsi, mais cet amusement viendrait casser ce qu'il y a d'expérience dans ce tournoi et ce qui en fait pour moi un moment d'une poésie immense. Et l'usage du terme poésie n'enlève en rien la dimension sociale et politique que peut recouvrir un moment poétique. Ecrire sur ce moment est déjà en soi quelque chose de risqué pouvant abîmer l'expérience poétique.

Plus explicitement, de manière plus normée, je peux parler d'art depuis le fait que le tournoi se clôture par un moment musical. Là aussi un moment marqué localement puisque le tournoi s'arrime au festival sur Lignon sur la commune voisine de celle où nous jouons au foot. À cette occasion, j'entends enfin les *Mecanos*, mais aussi le groupe *Clum* que j'orthographe mal à mon avis. Si le tournoi se traduit en expérience poétique, cette expérience n'est pas moins rude et le corps tout entier en fait l'expérience celle-ci se traduisant aussi par des douleurs m'invitant très vite à m'asseoir au dehors, plutôt que d'écouter les groupes que j'aurai probablement l'occasion d'écouter à nouveau. Je profite donc de ce moment festif en alternant moment d'écoute, de discussions attablées et abreuvées ainsi que d'irruption furtive sur le dancefloor en fin de soirée.

Hier, un moment de guitare, puis un long moment au bord du Lignon. Le premier de ces moments d'eau douce et vive que j'aime tant vivre l'été. Puis une nouvelle nuit en camion dans le champ de Sarah et Franck à Saint-Genest Malifaux.

Avant mon départ de la rivière, je discute un peu avec Anna qui commence un DHEPS sur les « biens de section », un travail qui me paraît chouette avec une belle énergie et j'y lis plein de croisements possibles. Nous évoquons aussi brièvement *Agencements* et l'idée qu'elles puissent écrire un article sur le tournoi. Je pense aussi à la discussion que nous avons avec Suzanne sur le foot pendant le tournoi et son impression que je traduis ainsi : « le foot c'est aussi ça ». Il y aurait un livre à écrire autour de ce type d'expérience. Il existe peut-être déjà ou il n'est justement pas à écrire surtout si l'on envisage la poésie comme un texte qui produit l'absence d'autres textes et donc autant de possibilités d'écrire plutôt que de circonscrire. « Le foot c'est aussi ça » cette phrase donne justement lieu à une absence qui me semble toute poétique.

Mercredi 20 juillet 2021 (le 21 à 00h21)

Pinpins – CCL'Feu – Jean-Spagh – Recherche compagne – écriture – écoféminisme

Je suis chez les Pinpins, j'espère dormir dans quelques minutes. J'ai bu. Je veux écrire, aussi pour me souvenir, d'abord pour me souvenir. Il y a les mots de W. il y a quelques minutes sur sa compagnie qui raconte comment leur pratique, depuis RVI, est une pratique qui s'est développée dans les couloirs au sens où leur espace de travail a toujours été dans un espace de passage donc avec le matériel à vu et à disposition. Nous parlons de cela dans une discussion du rapport à la friche, de la manière dont on est inquiet ou non de voir une porte ouverte, une clef laissée sur un verrou... Je pense, à ce moment-là aussi aux pratiques qui se développent aujourd'hui à la friche avec ces stocks interdits dans les couloirs quand avant les couloirs étaient des stocks. Je n'avais jamais envisagé cela depuis le spectacle vivant. Et il me semble entendre l'autre jour qu'à RVI le Fetch travaillait les dimanches matin dans les couloirs avec l'anecdote d'une engueulade avec JPO. En écrivant cela, je pense à l'orchidée de Donna Haraway, aux traces qui, dans nos occupations actuelles, existent, celles d'occupations plus anciennes. Quelles sont ces traces politiques jusqu'où m'emmènent-elles. Jusqu'ici, aux Pinpins ?

Mon envie d'écrire le journal c'est aussi une envie de rendre compte de la journée de mardi qui se découpe en trois temps. Un temps RH qui commence le matin après avoir quitté E.. Je me retrouve à travailler sur des archives, des docs et à préparer l'entretien. Ce moment RH se décline donc entre cette matinée de préparation, puis le début de l'entretien, entrecoupé du rendez-vous de la mairie du troisième puis la reprise du point RH. Ce moment RH continue au collège et, d'une certaine manière s'étend jusqu'à l'apéro. Je vis donc ce rôle que je ne peux et ne veux détailler ici, mais qui se développera dans la rédaction du CR.

Le rendez-vous avec la mairie du troisième est intéressant. Plusieurs choses se jouent à cet endroit-là. Le fait d'être à la Robi, entouré de P. et Juliette qui m'écoutent défendre mon projet. La manière dont l'interlocutrice réagit à mon exposé, ses réponses. Je retiens au-delà de l'écoute un soutien financier de possiblement 500 euros et, et ce n'est pas négligeable, une aide reprographie. Je pense aussi que ce moment est un bon analyseur de la manière dont un arrondissement peut manoeuvrer à cet endroit-là. Il y a la question de la somme, la manière dont la personne qui me parle dévalorise une aide de 500 euros alors que je ne demande pas mieux sachant que l'échange par mail ne laissait même pas présager une aide financière.

Il y a bien sûr le collège, ce moment particulier où beaucoup de choses jouent entre les interventions d'Isabelle sur les travaux, mais aussi la rémunération. Il y a le passage autour de la CNLII et la manière dont P. s'attache à donner le change. Je trouve cela très bien. Ce collège s'attarde, on prend le temps parfois d'effleurer le fond des choses. Je dis effleurer, car aller dans le fond du fond nous prendrait littéralement des heures. C'est un collège étrange où se joue donc aussi la relation RH. P. quitte la réunion quand nous parlons de sujets la concernant, pas Juliette. Il y a quelque chose de maladroit qui se passe. Je ne suis ni pour les modèles, ni pour les systèmes, mais

nous devons trouver notre manière de faire à cet endroit-là, car cela ne fonctionne pas. Julien me raconte tout à l'heure comment Maud organisait aussi son entretien et, donc, organisait des temps de paroles sans elle. C'est un indicateur qui montre jusqu'où s'étendait aussi le travail de Maud. Il y'a un enjeu donc à se remobiliser côté RH. Julien évoque aussi la manière dont tout le collège doit-être concerné à ce propos. Donc envisager un point RH suite à un collège sans P. par exemple où une discussion qui permet de collectiviser les avis s'organise.

Je veux écrire court, mais je ne peux manquer ce moment avec E. ce matin. IL y a ce truc des politiques publiques et l'entrée à nouveau par le discours. Comment des notions telles que transparence, gouvernance, filière, amorçage traduisent une manière de penser les politiques publiques depuis des institutions et des échelons plutôt récent comme la Métropole.

Il y a la façon dont E. me donne l'envie d'écrire se livret et lui donne un sens, comment on fait en sorte que d'autres aient ces informations, qu'on y accède ...Avec E. j'arrive à faire le lien entre la nature écologique de notre action et la manière dont nos prises de position font sens dans un paysage institutionnel. La discussion est fluide et fait sens pour moi. Encore une fois, elle m'aide à penser le travail à mener dans le cadre de Mémento.

Le 22 juillet 2022 (7:15)

Je reprends l'écriture du journal avec une relecture de celui écrit tardivement et un peu enivré l'autre soir. Je suis toujours chez les Pinpins, je reste jusqu'à aujourd'hui ou demain notamment pour une Paëlla conviviale avant que ces derniers ouvrent le bal de leur festival Mouic, Mouic.

Je pense à la discussion que nous avons avec F.. Cette discussion parle de notre rapport au monde à son état en reliant directement à notre petite communauté de friche, à la manière dont elle nous permet d'envisager d'être dans son monde de manière plus ou moins pessimiste. Cette discussion aborde aussi la question de relations humaines, les relations amoureuses, le couple, mais aussi les amitiés justement. Là encore il n'est pas question de modèle, sauf peut-être pour le couple. Se lier d'amitié relève d'autre chose peut-être, et l'amitié prend corps différemment à cet endroit-là, il ne s'agit plus uniquement de relation de travail, mais bien de trajectoire de vie. Avec qui sommes-nous amis dans le vie, dans la friche, de quelles trajectoires sociales, politiques et affectives ces liaisons sont-elles l'expression ?

Je n'écris pas sur mon envie d'écrire autour de Jean-Spagh, que ce soit Jean-Spagh qui écrive. Pourtant j'y pense. Je me dis même qu'une écriture à la première personne, très assumée pourrait permettre de venir sur des points de tensions et notamment sur les questions écologiques et féministes pour ne pas dire écoféministe. J'ai du mal à évoquer ces questions sans avoir la sensations de les instrumentaliser ou, comme j'ai déjà pu l'écrire dans ce journal, de participer à les vider de leur substance. Ces mots qui ne doivent pas être utilisés pour ne pas être subtilisés à l'endroit où ils mettent au travail. Je pense donc à la manière dont Jean-Spagh pourrait se mettre au travail, je pense à sa condition « d'homme-chien » justement, la manière dont il est à la fois l'expression d'une écologie au travail, et l'incarnation d'un réflexe patriarcale « l'Homme-Chien » . Pour ne pas oublier de venir sur ce terrain-là, je marque en note l'idée de « récit biographique » et je pense à « symbiographie ». Je ne voulais pas jouer avec le terme symbiose initialement, mais simplement rajouter le préfixe sym que l'on retrouve dans sympoïèse ou encore sympathique... Mais l'ethymo-logique fait son travail. Symbiographie, j'apprécie l'idée, une sorte de biographie de relations, d'associations. Ce me parle et cela plutôt qu'un récit autobiographique. Cela colle avec l'idée de recherche compagne.

En écrivant, je pense à l'idée de Pascal de pouvoir imaginer un format livre peut-être dans la suite de ce qu'a proposé Louis à Ours éditions. Alors, je pourrais peut-être envisager un texte en plusieurs parties. D'abord un enjeu biographique « pourquoi ce nom », comment cette forme. Cet enjeu biographique raconterait à la fois le square, la friche, la recherche. Un enjeu cette fois-ci plus

littéraire et de lecture, quelle lecture fait Jean-Spagh des lectures que je fais. Il ne faut pas que j'apparaisse dans la l'écriture où alors que j'apparaisse comme quelqu'un à côté, comme une recherche compagne. L'idée ici serait de retracer la place des chiens dans mes lectures (Haraway, blanchard, Dewey, Rancière) et ce que ces citations viennent raconter. Enfin il pourrait y avoir le journal de JS comme base, celui des déambulations et des expositions comme trace. Le tout ferait, je crois une chouette livret à partager dans le cadre de Notoktone. A mettre au travail donc, là encore, mais aurais-je le temps ou sur quoi vais-je devoir rogner ? Ce chantier m'anime, il pourra aussi possiblement entrer en relation avec l'Opéra. L'opéra pourrait même être le début d'une nouvelle recherche compagne, d'un nouvel épisode qui viendra raconter autre chose de l'art, mais peut-être en cultivant une certaine pâte dans l'écriture, une orientation intellectuelle ou que sais-je. C'est finalement, Jean-Spagh en tant qu'auteur qui pourrait naître de ce chantier.